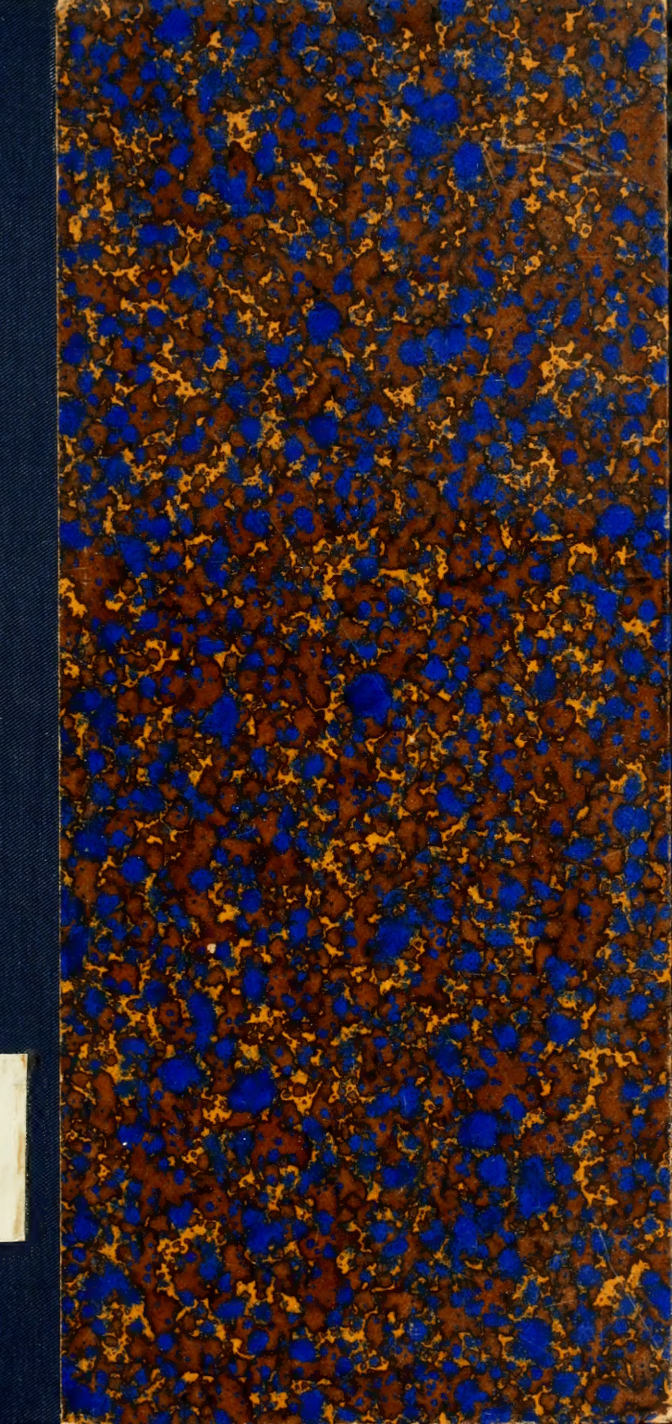


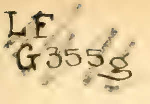
LE GRAND-PÈRE

DU MÊME AUTEUR

La Comédie des Familles, *un acte en vers.* Bernard GRASSET, éditeur.

Les Petites Ames, *poèmes* (2e édition). VANIER-MESSEIN, éditeur.

Toi et Moi, *poèmes* (5e édition). STOCK, éditeur.



PAUL GÉRALDY

LE GRAND-PÈRE

Poème dit par M. de FERAUDY

à la Comédie Française

le 22 Mai 1915



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Le Grand-Père

Nous ne le savions pas, nous autres, que l'envie
Contre nous, près de nous, s'armait et nous guettait.
Quand on est bien portant, on ne croit qu'à la vie.
Le travail et l'amour étaient ce qui comptait.

Fiers de notre sol gras et de nos villes fines,
Nous cultivions notre nature et nos esprits.
Nous pressions nos raisins et chauffions nos usines
En chantant les chansons qu'on faisait à Paris.

Leur guet-apens surprit la belle humeur française.
Mais alors s'éveilla le vieux sang endormi.
Les drapeaux poussiéreux, au vent des Marseillaises,
Refleurirent soudain des couleurs de Valmy.

On brisa d'un élan les plus fortes attaches.
On courait dans la rue. On s'étreignait les mains.
Les rudes ouvriers relevaient leurs moustaches.
Les délicats chantaient en montant dans les trains.

Mais, comme on s'élançait, des rires plein la bouche,
Vers le Nord, curieux de ceux qui s'approchaient,
Les premiers, emportés par leur ardeur farouche,
Se brisèrent le front contre un mur qui marchait.

Et la France, si prompte à changer de visage,
S'étonna. Qu'étaient donc ces soldats gris et lourds
Que ses clairons, ses cris, sa fougue, son courage,
N'avaient pas à l'instant fait refuir pour toujours ?

Le maître cependant, Joffre — des sourcils rudes
Sur un visage large inondé de clarté —
Restait calme, et semblait l'Ordre et la Certitude
Tandis que s'énervaient les chefs déconcertés.

Peut-être savait-il, ce grand sage, d'avance,
Ce que serait un choc contre un tel mur de fer,
Mais qu'on n'empêche pas facilement la France
De bondir en avant, fût-ce contre un enfer.

Il la connaissait folle, ardente, généreuse,
Vite prête à mourir. Peut-être savait-il
Qu'un peu de sang versé la rendrait moins fougueuse
Et que son calme seul vaincrait un tel péril.

Tranquille, il commanda qu'on reculât. Les routes
Furent péniblement reprises à rebours.
On espérait : « Demain l'on se battra sans doute. »
Mais les jours se suivaient : on reculait toujours.

Coteaux picards, forêts et plaines champenoises
Repassaient. Les pommeaux s'incrustaient dans les mains.
Les officiers rageaient. « C'est la Meuse !... C'est l'Oise !...
C'est Senlis !... — Reculez. — C'est la Seine demain !

Quoi ! malgré Guise et Dun, nos femmes étonnées
Nous verraient revenir ! — Reculez. — Songez-y,
Nous chantions, et la fleur n'est même pas fanée
Qu'elles ont au départ mise au bout des fusils.

Nos uniformes sont encor neufs, et nos armes
Ont à peine servi ! — Reculez. » Accablés,
Trois millions de cœurs étouffaient sous les larmes.
« N'avons-nous pas le droit de mourir ? — Reculez. »

On recula. La brèche, à chaque heure augmentée,
Béait. On recula. Le pays prenait peur
Et voyait le moment où sa chair rétractée,
Cédant encore un peu, mettrait à nu son cœur.

Enfin, lorsque l'espoir n'animait plus personne,
Lancé par mille autos dans l'ombre et dans le vent,
Crié par mille voix dans mille téléphones,
L'ordre brusque arriva : « Maintenant, en avant ! »

L'armée alors, ressort tendu qui se déclanche,
Arc-boutée à la fois sur Verdun et Paris,
Revint sur elle et fit un si terrible cri
Qu'on vit s'évanouir aussitôt l'avalanche.

Et ces routiers épais, dont le rire allemand
Salissait ce Paris qu'ils possédaient d'avance,
Sentant sur leurs talons le reflux de la France,
Oubliant leur butin, fuyaient éperdûment...

Il nous manquait, hélas ! des armes assez fortes
Pour les poursuivre aussi longtemps qu'il eût fallu.
Ils purent s'arrêter et se terrer. « N'importe,
Dit Joffre, maintenant ils ne reviendront plus. »

Il ourla leurs terriers d'un fil de meurtrières
Courant le long de longs fossés qu'il étaya
De terre et de soldats, et sûr de lui, derrière
Cet héroïsme et cette boue, il travailla.

Laissant son ennemi, taureau qui souffle et fume,
Buter du front et s'épuiser dans le tauril :
« J'ai besoin d'un outil plus solide », dit-il.
Et la France vibra de toutes ses enclumes...

Et, tandis que son poing forge ainsi patiemment
La lourde Durandal de demain, ses prunelles
Loin, là-bas, par delà les pays allemands,
Guettent le ralliement d'enseignes fraternelles.

Ses soldats subjugués, qu'eurent bientôt conquis
Ses petits yeux d'acier, sa bonhomie austère
Et sa simplicité, l'appellent : le Grand-Père.
Le Grand-Père, en effet, n'est-ce pas celui qui,

Les fils ayant senti que cédaient leurs épaules
Sous un fardeau trop lourd, leur dit où l'appuyer,
Raffermit leur effort, et n'abdique son rôle
Que s'il laisse l'orgueil et la joie au foyer?

Et s'il faut être encor, pour être le Grand-Père,
Un aïeul doux et bon quand le travail est fait,
Un père exact et dur quand la tâche est à faire,
Joffre ne fut-il pas le Grand-Père en effet?

Lorsque les Allemands, pour glacer d'épouvante
Tout l'univers, multipliaient les moulinets,
Et, brandissant sur nous une hache géante,
De tout le poids de tout ce fer nous assénaient

Des coups qui bosselaient à peine notre armure,
Il menait froidement son fabuleux travail;
Mais il allait le soir pendre un morceau d'émail
Sur des héros blessés et sacrer des blessures...

Et nous qui maintenant avons compris ces gens,
Usiniers qui pensaient fabriquer des victoires,
Savants qui n'omettaient que d'être intelligents,
Parvenus de la force, assez naïfs pour croire

Qu'on est un grand vainqueur avec un grand manteau
Qui flotte sous un casque au travers d'une escorte, —
Pourrons-nous adorer d'une ardeur assez forte
Celui qui, dédaigneux des gestes et des mots,

Ayant fait un cœur grave aux... Gaulois que nous sommes,
S'assied dans un hameau, s'arrête au bord d'un champ,
Salue un roi, décore un chef, embrasse un homme,
Sauve le monde... et va dormir comme un enfant.

8 Mai 1915.

